

KATEB YACINE :

***LE TRAITRE,
C'EST TOUJOURS L'AUTRE.***

Petit essai critique
Nacer Khelouz

Kateb Yacine et la Trahison

« Dix ans d'exil compensé par dix ans de présence. »

in Le poète comme un boxeur

Il s'agit de dire de nouveau le courage et la détermination jamais démentis d'un Kateb Yacine¹, poète bohème et homme du perpétuel combat. Combat contre l'oppression coloniale. Exil forcé, puis retour vers cette Algérie indépendante qui l'accueillit *du bout de la langue*. C'est qu'entre temps d'autres appétits se sont aiguisés et qui ont pris le doux nom de « révolution par le peuple et pour le peuple ». Pour la forme. Puisque dans la réalité la machine à broyer du *vivant* qu'était le colonialisme a cédé toute la place au tyran de l'intérieur. Combat contre les gardiens de la Morale officielle d'une Algérie indépendante mais pas démocratique et encore moins populaire.² Il faut le dire et ne cesser de le redire tant que les oreilles demeureront sourdes au vent de l'histoire.

Pour l'heure, il faut au poète du débat public plier bagage et reprendre les tristes chemins de l'errance. Tant pis si le socialisme rêvé restera une tendre utopie. Aussi bien, retour *dans la gueule du loup*.³

À travers sa poésie, Kateb Yacine a dit toute l'étendue de ses contradictions et la souffrance des siens. Un mal, cette langue de l'autre, pour un bien de se dire. Kateb s'est emparé du verbe par instinct de survie. Le foisonnement narratif dans lequel il forgea son esthétique est d'abord et avant tout intuitif, comme un corps s'avançant à tâtons dans la nuit profonde dans laquelle il est maintenu pieds et poings liés. Il s'est donc raconté tout en racontant leur histoire *d'indigènes* soumis à tous les appétits expansionnistes d'une France de nouveau en quête d'empires exotiques. Celle-là même qui, pour exécuter pleinement son projet civilisationnel a besoin de pulvériser l'autochtone.

La poésie est ce cri de survie. L'expérience de l'écriture poétique s'exerce sur le corps lui-même, meurtri et qu'il faut saigner. Le corps dépossédé de son espace vital et propulsé hors toute temporalité qui puisse signifier son histoire devient le seul lieu de la page à écrire, de la page vide à remplir.

¹ Kateb Yacine est un poète algérien d'expression française (1929-1989) qui s'est notamment fait connaître par son roman *Nedjma* au retentissement international. Son style d'écriture est souvent comparé à celui de Faulkner pour lequel d'ailleurs, il a exprimé à maintes reprises son admiration, ... aux côtés des Rabelais, Villon, Baudelaire, Rimbaud, et bien d'autres.

² L'un des titres phare concocté par la phraséologie officielle est celui-ci : République algérienne, démocratique et populaire.

³ Kateb Yacine appelait ainsi l'école française et de manière plus générale la France coloniale.

*Vite un peu de peine
Pour mon cœur livide.⁴*

Son cri se dénuda à son tour, sans artifice, sans détour. Brusquement.

Loin d'abdiquer devant la violence des coups assénés par l'adversaire, il prit l'arme par excellence des mains du tyran - *sa langue* - et s'en servit d'abord comme un bouclier (parer les coups pour ne pas tomber trop vite, voilà le secret premier) puis ensuite la lui rejeta à la figure dans toute sa splendeur flamboyante. C'est que Kateb n'est pas homme à courber l'échine : « *La France nous apprit sa langue. À nous maintenant de la lui apprendre.* » Échange de politesses et d'amabilités. Emprisonnement, torture, exécutions sommaires ; simulacres d'exécutions là-bas au fond de la cour. Face au mur. Yeux bandés. Pour les siens. Rencontre avec la solitude au milieu des siens. Au fond des geôles coloniales.

Il n'y avait pas assez de menottes ; le gargotier était attaché avec moi ; nous étions enfermés au centre de la gendarmerie, dans la remise aux foin : le gargotier, le garçon boulanger et moi. Chacun avait une main et un pied libres. Un mouton, un vrai mouton, bondissait dans la remise. Il avait renoncé à bêler. Le brigadier l'avait poussé là sans le brutaliser, et il lui apportait sa nourriture à part, distribuant au passage dans le paquet d'hommes des coups de pieds sans vigueur. Mais cette fois je suis seul...⁵

Apparaît dans toute son urgence ce vœu de parole. Langue d'écriture est sans doute un problème moins vital que celui de la langue tout court, jusqu'à la polysémie de ce terme qui n'exclut pas l'organe vocal lui-même qui palpite, longtemps desséché : feint-on d'oublier que l'homme est un animal parlant ?

Or, la langue katébiennne est surgissement, rapt à l'envers. Contorsion et subversion. Celui qui a été privé de nourriture se nourrit de paroles. Bavardage à n'en plus finir. Pour rester collé aux siens, éveillé, il faut se remplir le ventre de mots pour rester *vivant*. Les mots dans la langue de l'autre sont traîtres ; ils éloignent du souffle premier. Ils tergiversent. Mais au fond, c'est là le seul venin dont dispose le poète *coupé en deux* pour s'élancer, s'écrivant à l'encre fielleuse.

On a dit de Kateb qu'il a révolutionné le dire colonisé par une *reterritorialisation* de la langue française dite parole indigène. À la vérité, selon les catégories définies par Deleuze et Guattari, Kateb a comme Kafka à Prague, au contraire fait bien plus ou différemment : il a *inventé* son territoire, son terrain. Lequel territoire est de ce fait à chaque fois unique. Faire « école » de ce point de vue-là est illusoire ; chacun

⁴ Distique extrait de "Soliloques" oeuvre de jeunesse.

⁵ Kateb Yacine, *Nedjma*, p.53.

inventant son propre langage à l'intérieur d'une langue dite véhiculaire – du message universellement écrasant et dominant. Cependant que cette langue katébienne est sans cesse dialogique, machine pourvoyeuse d'appel à l'intertexte mythique, culturel, toujours traversé de part en part par une soif inassouvie *d'être au monde*. L'oubli par le déni est si dévastateur ! Mais, c'est peut-être parce qu'il est si proche du peuple qu'il est *condamné* à en être le porte-voix. Kateb a particulièrement senti – l'un des premiers - la nécessité de cette parole directe, immédiate et enchâssée. Il l'a fait dans son théâtre⁶ surtout car c'est là, véritablement, où le mixage des langues si particulier aux Algériens est le plus délicieusement prolifique. Le théâtre est le lieu de *l'ici* et *maintenant*. À chaque représentation. Le public est là, présent, en attente, en haleine, prêt à prendre sa part du spectacle qui lui parle, qui le fait parler. Son histoire singulière se déroule sous ses yeux, l'enveloppe et le nomme avec ses mots-à-lui⁷. Au paysan et à l'ouvrier, au fellah et à l'étudiant dépossédés de leur sphère publique ; réduits à un mutisme assourdissant, il faut travailler, patiemment méticuleusement comme en transe, à restituer la voix, telle qu'en elle-même : multidirectionnelle⁸. Les voies tracées et semblables à des lignes parallèles doivent être brisées dans la saignée, emprunter désormais les sentiers escarpés qui conduisent droit vers *la déroute du texte*⁹. Si l'écrivain par l'intercession de ses représentants textuels¹⁰ en est là à mesurer sa détresse, c'est de la supplémentation dont il sera question. Ajouts pour combler l'absence ; convoquer des hordes pour mettre en furie le texte. Exit ainsi la voie royale, celle qu'on emprunte pour s'y voir passer. Les filaments du texte doivent se tordre, se répéter, se dilater à l'infini et ne point craindre de se rompre à tout jamais. L'écriture comme aventure humaine, sinueuse, voyageuse de cette quête de soi par le recollage puis dé-collage des fragments de vie. « *Ne nous reprochez pas notre obscurité, nous en faisons profession !* »¹¹ s'écria Mallarmé. Profession : poète vagabond,

⁶ Voir *Mohammed prend ta valise*.

⁷ Voir sur cette question l'étude très pertinente de Réda Bensmaïa in *Experimental Nations. Or, the Invention of the Maghreb*, Princeton University Press, 2003.

⁸ L'organisation textuelle de Kateb mime la désorganisation voire l'érosion de la parole indigène. Dans *Nedjma*, la narration est à la fois polyvocalique et de ce fait objectivement équivoque. Le projet de *monologisme* d'un narrateur unilatéral se faisant le porte parole d'une revendication unitaire – unitariste – est mis à mal par Kateb. Chaque personnage, loin des autres et se retrouvant seulement par intervalles irréguliers ne peuvent positivement raconter la même Algérie. L'intertextualité est à chercher dans leurs lectures multiples d'un même espace référentiel et non évidemment dans une délivrance d'un hypothétique *message du Colonisé*.

⁹ Se reporter à ce propos au texte de *Nedjma* où la narration est assumée par plusieurs personnages et dans un entrecroisement des voix si prégnant que ce *brouhaha* fait texte qui gronde, qui gonfle.

¹⁰ Dans le roman *Nedjma*, il y a en effet plusieurs personnages-narrateurs, 4 plus le narrateur en chef en quelque sorte qui représente peut-être la voix de l'auteur.

¹¹ Stéphane Mallarmé, *Igitur, Divagations, Un coup de dé...*

Le 8 Mai 1945¹³ est certes tout sauf une promenade de santé. Le verbe qui témoigne doit battre le pavé, se mêler à la foule, sentir la sueur et la colère. Pas de langue d'emprunt. Tout à contre-pied. *Uppercut* car le boxeur¹⁴ reçoit des coups mais en donne aussi : coup pour coup. Révolte. Une manifestation dispersée dans le sang et la mort : voilà ce qu'était en terre algérienne cette sinistre date du 8 mai pendant qu'en d'autres cieux on festoie. Toujours le dé-calage. Les tirailleurs chargent et provoquent la panique des manifestants. Comme toujours. Sauf qu'ici les balles sont réelles. Fuite et jambes au cou ; trous rouges et épanchement liquide. Tous azimuts. Le récit (celui de *Nedjma*) est à son tour pris de vertige ; il est aussi en fuite. Hypotypose. Images et arrêts sur images. Comment peut-il en être autrement ? Le *nerf* de la guerre est un *tenseur* de la langue. Écrire ainsi comme une boule de nerfs qui s'autodéterminent. Ah ! Les colères dans leur irruption qui peuvent faire oublier le scripteur ! Disparition de celui-ci. Les choses vivent pour elles-mêmes, se racontent ainsi résolument d'elles-mêmes. Tout de suite et dans leur rage.

Pour autant, la panique textuelle provoquée par la violence extratextuelle fait office de réceptacle, de refuge, de parade à l'éboulis haineux. C'est un peu comme si les manifestants venaient s'y réfugier, s'y raconter fiévreusement la menace à laquelle ils venaient d'échapper. Pour les chanceux. Au risque d'avoir failli perdre la vie, succédait une surabondance de mots pour se raconter ; il y a urgence à se faire témoin de ceux qui ne sont plus. Les cellules psychologiques mises sur pied pour assister les victimes de grands traumatismes sont une des réponses modernes à l'angoisse et à la mort. Pour le colonisé, le texte devient le lieu de la confession à *chaud*.

En conséquence de quoi, le projet d'un texte qui va de soi et dont la lecture contextuelle¹⁵ produit son propre sens, son *autotexte* d'une certaine manière est à l'évidence inopérant ici. On aurait voulu que Kateb soit plus clair et d'un abord facile :

¹² *Soliloques*

¹³ Cette date notoirement connue et reconnue comme celle de la libération et de l'émancipation occidentale du nazisme correspond pour les Algériens à des événements sanglants. Une manifestation spontanée des Algériens (Sétif notamment) en faveur de l'indépendance promise par le pouvoir colonial comme monnaie d'échange contre la participation des Algériens à la guerre fut réprimée dans le sang. Les statistiques algériennes font état de 45.000 morts.

¹⁴ Kateb compare le poète à un boxeur.

¹⁵ Vladimir Siline dans sa thèse de doctorat sur la littérature algérienne parle de *contexte* emprunté à M. Riffaterre en ce sens que le texte se suffirait à lui-même et n'aurait donc pas besoin, pour être compris, d'une aide extratextuelle. Ce qu'il récuse évidemment en argumentant que ce type de texte *autarcique* ne peut exister. Son étude se sert du *dialogisme* tel qu'élaboré par M. Bakhtine.

Il y a mille manières de parler de Nedjma. Certains sont rebutés par sa difficulté. D'autres ont cru qu'elle était intentionnelle et ont mal interprété le phénomène. Pour moi, c'est un peu comme ce qui nous arrive, là, en ce moment : si je raconte quelque chose, je trace une ligne qui est complètement arbitraire et qui ne fait que traverser ce que j'ai à raconter. Donc, nécessairement, je reviens en arrière, à mon point de départ, et je dis autre chose. Et je recommence mille fois... ibid, p.27.

Kateb serait alors un *traître* pas tant parce qu'il écrit en français même si c'est le grief premier qui est adressé à l'écrivain algérien de langue française¹⁶ mais précisément bien plus parce que cette langue, dans son étrangeté même, son altérité, va *nommer* les choses. Sans faux-fuyants, sans le fard et la harangue liturgique de la langue première. Elle fouille, stigmatise, met à jour ; elle *signifie*. Là où la célébration unanime de la société traditionnelle et le discours incantatoire sur les valeurs séculaires mises à mal par l'occupant-envahisseur, le *Djin*, sont de rigueur, ne voilà-t-il pas qu'il y a rupture. Une brèche inconcevable en terre de tous les collectivismes. Au *penser tous ensemble d'une même voix*, voici poindre une hérésie où il est question des travers de la société traditionnelle, du conservatisme religieux, de la tyrannie exercée par l'homme musulman sur la femme, bref d'une société prise dans l'étau de ses propres contradictions. Ainsi donc, il peut être *aussi* question de cela qu'il faut taire. Braver les interdits. Être traître à son pays, c'est en définitive refuser que ne s'avalise le discours unitaire et lénifiant qui masque les tares d'une société traditionnelle tapie derrière la victimisation apportée, en l'espèce comme sur un plateau, par la violence coloniale. Car enfin peut-on sérieusement passer sous silence ce marché de dupes où la violence de l'un sert de *pré-texte* pour cacher celle que l'autre exerce à son tour pleinement sur ses pairs (surtout des mères) compte tenu justement du fait qu'elle est *ravalée* par la première au rang de violence légitime *entre soi* ? C'est donc la violence *domestique* de tout un peuple qui est ainsi dénoncée pour ce qu'elle est, c'est-à-dire de la violence. Voilà qui est naturellement impardonnable surtout si les tenants de la morale révolutionnaire sont aussi les champions de l'opportunisme : *il faut laver son linge sale en famille*, crut-on entendre reprocher aux écrivains qui osent questionner publiquement leur propre camp, candidats à une parole libérée de tout discours *célébratif* pour reprendre le terme de Charles Bonn. Pourquoi user de la langue de l'autre pour lui dévoiler *nos* faiblesses desquelles il pourrait éventuellement tirer parti ? Voici un acte

¹⁶ Hypocrisie d'une intelligentsia qui n'en use pas moins et dans un pays où 85% des gens étaient (sont ?) analphabètes. Cette sommation d'écrire une langue – l'Arabe littéraire – pour à nouveau se plonger dans le mythe de l'arabité, islam... toutes références décrétées et consacrées d'autorité.

de trahison suprême. À la vérité, le raisonnement est simple pour ne pas dire simpliste : l'autre ne dispose évidemment d'aucun moyen de me percer à jour si je ne me livrais à lui par le truchement de la seule langue qu'il comprenne, c'est-à-dire la sienne. Il faudrait donc qu'elles soient *dites* en la langue étrangère la répudiation de la femme, la violence religieuse, la misogynie et la préséance de l'homme en tout et partout pour que subitement elles cessent d'être inintelligibles pour ce pauvre colon qui nous surveille. Il faut assurément avoir la naïveté de penser que *seule* la langue est susceptible de renseigner l'autre, « l'ennemi » sur ce qui se passe aux fond des tanières *indigènes*.

L'écrivain francophone est l'empêcheur de penser en rond. Le coupable, c'est lui. Il est donc accusé d'être le facilitateur, le décrypteur du message intime qu'on voudrait voir demeurer en un brouillage éternel. Il a fait en sorte que la *chose privée* ait pu malheureusement être *dévoilée*, dite à l'autre, sans la pudeur qui l'eût naturellement obligé à la rétention de rigueur. Justement, en principe. Cette chose de l'arrière cour, dérobée à tout regard extérieur est maintenant partagée par le colon qui la tire vers un projecteur *impie* ; elle devient outrageusement *souillée*. Faut-il ainsi assumer carrément le propos qui consiste à dire ceci : les écrivains algériens d'expression française sont d'une certaine façon condamnés avant même d'avoir écrit ou quelque soit ce qu'ils écrivent. Sournoise, il y a cette censure par le vide : durant l'ère coloniale, personne ne les lit puisque aussi bien tellement peu de gens peuvent le faire. Mais, il est étonnant que bien des décennies après le cynique systématisme colonial qui a consisté à priver tout un peuple de ses langues, de son histoire, l'on continue encore aujourd'hui à mettre, envers et contre tout, dos à dos ce petit nombre de gens qui ont pu entrer dans l'école française non pas pour y faire figure de *moutons*¹⁷ à la « gloire française » mais bien davantage pour la subvertir, de lui demander leur part de vérité, et le pouvoir colonial en tant que *système*. Ces écrivains dits privilégiés qui ont appris que la seule planche de salut¹⁸ pour eux et les leurs c'était de s'emparer de cette langue pour en faire un espace de revendication et de lutte ; un lieu, aussi paradoxal fut-il, d'émancipation. Faut-il ajouter que mêmes ces écrivains des années 1920 trop vite considérés comme de doux rêveurs à « la mission civilisatrice française » ont été ceux qui sous couvert d'un discours d'allégeance, discours de façade obligatoire (le colonialisme est un système au pouvoir paralysant, qui broie tout sur son passage, ne l'oublions pas) ont quand même laissé entendre cette voix du refus. Souvent les récits démentent ainsi le discours attendu d'obédience et d'apologie ; ils présentent au contraire des histoires où les personnages

¹⁷ Lors d'un entretien entre Kateb Yacine et un éditeur potentiel de *Nedjma*, cette phrase de ce dernier: "C'est trop compliqué, ça. En Algérie, vous avez de si jolis moutons, pourquoi vous ne parlez pas des moutons?" in *Le poète comme un boxeur*, p.24.

¹⁸ Réda Bensmaïa, en étudiant *Le fils du pauvre*, y voit au contraire un arrachement à ses origines puisque l'école coloniale éloigne irrémédiablement des valeurs partagées par le reste des siens. Cf. au chapitre : « *Le fils du pauvre revisited* » p.p.149-157 in *Experimental Nations*.

sont en proie à une grande désespérance – ce qui dément justement la thèse selon laquelle la France a effectivement apporté un mieux être - et qui en appellent à la période anté-coloniale¹⁹. Cette anamnèse, aussi loin qu'elle aide le colonisé à ne pas oublier sa condition de soumis à un ordre venu du dehors, est toujours bonne à prendre. On fait ce que l'on peut.

Restent la supputation sur tel ou tel écrivain particulier, le procès intenté à chacun d'eux pour intelligence avec l'ennemi. Pour le dire clairement, peu importe en définitive ce que disent les livres. C'est le fait que, selon les tenants de la ligne dure, l'usage de la langue dominante par l'autochtone charrierait immanquablement son cortège d'humiliation pour le sujet colonisé. À les entendre dans leur logique coercitive, il eût fallu ne jamais se départir d'une seule voie – écrire en langue arabe exclusivement - pour crier sa souffrance à l'opresseur. Mais cette entreprise, pour aboutir, avait à peu près les mêmes chances que celles que pouvait avoir un naufragé au milieu de l'océan de boire toute l'eau pour se sauver.

Dès lors, va sourdre le reproche selon lequel la limite de l'interdit est franchie, de façon irrémédiable. Or, en réalité personne n'ignore que le dévoilement dérange toujours par delà et indépendamment de la langue par laquelle il s'exprime. Naturellement, puisque le questionnement de la société traditionnelle en ce qu'elle recèle d'obscur est banni et ce même en la langue première, autant faire comme s'il ne devait s'exprimer jamais avec aucune langue. Force est de se rendre compte que la langue fut-elle celle du colonisateur n'est qu'un avatar, presque une péripétie de ce verrouillage de la parole qui, lui, est érigé en système immuable de *valeurs refuges*²⁰.

Dans le domaine culturel donc, il y a vraiment beaucoup de travail... Cette langue [Tamazight] a été étouffée depuis des millénaires – les Romains ont voulu imposer le latin, les Arabes leur langue et les Français, à leur tour. [...] Le travail de l'écrivain devient, à la limite presque oral : il faut être présent, parler aux gens, aller à l'encontre du piège qui nous est tendu et qui veut qu'on soit arabo-musulman ou bien algérien de langue française. Voilà les deux ghettos que je veux éviter. [...] La place de l'écrivain n'est ni près ni dans le pouvoir, mais près du peuple. Or ce peuple est en excellente forme, il y a toute une jeunesse qui arrive et qui n'attend que d'être alimentée sur le plan des idées.²¹

¹⁹ Cf. à l'excellent article de Ahmed Lanasri, *La littérature algérienne de l'entre-deux guerres : Genèse et fonctionnement*, revue « Itinéraires et contacts de cultures », Paris, l'Harmattan, no 10, 1990.

²⁰ Se référer à ce propos au livre d'Albert Memmi « Le portrait du colonisé » qui dissèque de manière pertinente la sclérose de la société traditionnelle sur fond de préservation de valeurs même éculées et aliénantes en les opposant à la pression coloniale.

²¹ *Le poète comme un boxeur*, propos de Kateb Yacine recueillis par Nadia Tazi, (1985), Ed. du Seuil, 1994.

La syntaxe française sous le fer rouge katébien s'est laissée happer comme par effraction ; elle s'est comme pliée, courbée, malaxée pour faire *du vivant*. Vomissement éruptif : je veux enfin briser mon mutisme. Entreprise artisanale, patiente, méticuleuse, rageuse d'avérer l'Algérie en lui qui n'est pas encore une nation. Aux lendemains de l'indépendance, les ténors de l'idéologie du pouvoir sans partage, la montante bourgeoisie compradore se sont empressés de tout effacer. « *Aucune trace du passé. Ils ont tout effacé. Le nom des rues. L'ancien nom des rues d'Alger. Les affiches. Les anciennes affiches d'Alger. Les enseignes. Les vieilles enseignes d'Alger. Cette grande soif d'effacer la moindre trace du passé est quelque chose que tu ne parviens pas encore à nommer.* » regrette Réda Bensmaïa²².

Kateb Yacine ce poète du *nerf à vif*. S'emparer de la langue de l'opresseur pour lui dire qu'on est *autre* ; qu'on est un *ailleurs* ; se mêler au débat pour torpiller le politiquement correcte au profit du politiquement toujours. Il faut de nouveau reprendre ta valise, Mohammed ! Indésirable, pourtant essentiellement vivant. Ici et là. Tu as péché par trop d'inadéquation aux canons de l'apologie du pouvoir. Renégat, tu devins à leurs yeux qui n'ont eu aucun intérêt à te regarder. Ou alors, de loin. Méfiance. Aux aguets. Le verdict des tenants de la ligne : *France ennemie d'hier, ennemie de toujours* : ignorer jusqu'à l'existence de cette voix du progrès et de l'humanité, souhaiter son extinction. Certes *Kateb Yacine* ne connut pas les affres de l'intégrisme²³ sur fond de détestation perpétuelle de l'occident. Il mourut juste avant. Mais il mourut dans l'oubli, depuis longtemps déjà moralement assassiné par, non pas les « fous de dieu » mais par *les fous tout court*.

Il semble qu'il y a là une énorme méprise car il faudra bien re-définir ce curieux concept de *trahison*. En définitive, et si on ne prenait garde, la trahison, c'est toujours celle des autres.

*Mourir ainsi c'est vivre
Guerre et cancer du sang
Lente ou violente chacun sa mort
Et c'est toujours la même
Pour ceux qui ont appris
À lire dans les ténèbres,
Et qui les yeux fermés
N'ont pas cessé d'écrire
Mourir ainsi c'est vivre²⁴*

Nacer Khelouz
Étudiant doctorant à l'Université de Pittsburgh, PA.

²² Réda Bensmaïa, *Alger ou la maladie de la mémoire*, l'Harmattan, Paris, 1997, p.20.

²³ Beaucoup d'autres de ses frères de plume ont payé le plus lourd tribut à l'obscurantisme islamiste. La liste est malheureusement longue qui s'allonge comme une page à jamais habitée par la honte. La plume du savoir se mua en sabre du barbare. Sang pour Encre.

²⁴ Kateb Yacine, *C'est vivre*, novembre 62.